

L'UTOPIE, ICI ET MAINTENANT !

Nous autres Occidentaux, nos cartes de crédit et de sécurité sociale en poche, nos points de retraite acquis, disons au Tiers-Monde : il faut défaire le développement et refaire le monde ! Pardi ! Les enfants disent : "C'est celui qui dit qui fait !" Les sociétés se forment, se déforment et se transforment selon des utopies, pas sur des analyses. Les images ont un pouvoir de séduction que n'ont pas les théories. Il y a actuellement quatre utopies sur le marché :

- Au hit-parade, l'américain way of life qui fonctionne bien depuis longtemps avec le bonheur que l'on sait. Mais ses jours sont comptés, pour des raisons techniques, pas sur le fond hélas.

- Vient ensuite le capitalisme à visage humain qui s'élabore à Millau et Porto Alegre. Théorisé depuis longtemps, il monte très fort depuis qu'il est devenu une utopie. Imaginez toutes les grandes surfaces autogérées par leurs caissières et ne vendant que des produits du terroir, deux fois plus chers il est vrai, mais tellement bons. Ou le remplacement de l'euro par des grains de sel. La face de la planète en serait fondamentalement bouleversée, n'est-ce pas ?

- Vient ensuite l'économie distributive de Jacques Duboin, utopie collectiviste très cohérente, sur le marché depuis 70 ans, mais qui a du mal à se faire entendre.

- Vient enfin l'utopie du philosophe inuit Aper Sonn, complètement confidentielle, et dont je vais parler, histoire d'enrichir le marché des rêves qui guident nos pas dans la vie.

Aussi parce que la Nef des Fous explore cette utopie depuis 1974.

L'utopie d'"Aper Sonn"

Le monde idéal selon Sonn est un réseau de "lieux" sans propriétaire. Chaque lieu est équipé des moyens de production des besoins élémentaires de la vie quotidienne (nourriture, vêtements, énergie, construction, mobilier...), ainsi que des moyens de communication, d'expression et d'accès à la culture. Par ailleurs, chaque lieu se donne des moyens d'assurer une ou plusieurs productions spécialisées, destinées à être distribuées aux autres lieux d'une même vallée ou d'une même région (poterie, imprimerie, filature, entretien des chemins, recherche, hôpital, aéroport,...).

Ces lieux sont gérés par ceux qui y séjournent (10-20 personnes), organisés en association paysanne. Ils décident à l'unanimité exprimée (et non au consensus).

Toute la production est donc décentralisée, il n'y a pas d'usines mais des ateliers et des laboratoires. Les personnes ne possèdent rien, mais sont assurées de pouvoir survivre, communiquer, s'exprimer et se cultiver, où qu'elles aillent. La propriété n'est ni privée, ni collective, elle est absente. De même l'argent est inutile car il n'y a pas d'échanges.

Une autre caractéristique intéressante de cette utopie est qu'elle ne nécessite ni révolution ni concertation entre un grand nombre de personnes pour se réaliser, car elle permet une phase intermédiaire très simple : la surproduction spécialisée prévue dans chaque lieu et destinée aux autres lieux du réseau peut, dans un premier temps, être vendue pour subvenir aux frais de fonctionnement relativement faibles de chaque lieu. Des lieux viables peuvent donc être créés immédiatement à l'initiative de petits groupes. Un autre monde peut naître peu à peu dans la société actuelle sous forme d'îlots, jusqu'à ce que les îlots soient contigus. Ainsi se développe une économie domestique qui remplace peu à peu l'économie mondiale, qui se trouve plutôt abandonnée que combattue.

Cette utopie n'est pas plus surréaliste que l'utopie libérale : sachant que la majorité des humains rêvent du mode de vie américain, que les Etats-Unis représentent 5 % de la population mondiale, polluent comme quatre et consomment près de la moitié des ressources de la planète, et que donc le modèle n'est pas généralisable, que va-t-il se passer ? Le recours à l'utopie de Sonn sera peut-être nécessaire.

Depuis 1974, la Nef des Fous étudie et expérimente les conditions psychologiques, sociologiques, politiques, économiques, juridiques, et technologiques qu'il faudrait réunir pour que cette élucubration ne soit pas impossible.

La méthode d'expérimentation

Pour expérimenter l'utopie de Sonn, il nous fallait un terrain. Nous avons donc acheté pour le prix d'un 3 pièces à Paris un domaine de 320 ha (2 fois la principauté de Monaco) à 1100 mètres d'altitude, isolé géographiquement et visuellement, abandonné aux moutons depuis 40 ans. Nous nous sommes installés là, les mains vides, en 1974, en effectuant une espèce de table rase à la manière de Descartes, mais concrète.

Nous pensions au début qu'il fallait s'approprier le savoir scientifique existant, et oublier le savoir technique, pour inventer des solutions adaptées aux conditions inhabituelles dans lesquelles nous nous trouvions, mais nous avons constaté que, même en physique, il y a des idées reçues et des anthropocentrismes.

Les questions rencontrées nous ont amenés à étudier des savoirs aussi variés que la diététique pour définir nos plans de culture et d'élevage, le droit pour définir notre statut juridique et fiscal dans la société française, la thermodynamique pour imaginer des moteurs nouveaux, l'électronique pour la régulation automatique de nos machines à partir de composants récupérés dans des vieux téléviseurs, le filage au rouet pour faire des pulls-over avec la laine de nos moutons, etc.

Dans l'utopie de Sonn, les lieux sont équipés de telle manière que les générations puissent s'y succéder en se transmettant les savoirs et les savoirs-faire, et puisse refaire le matériel qui s'use ou se casse.

Nous avons donc constitué une bibliothèque technique d'ouvrages du 18ème siècle à nos jours, notamment l'encyclopédie de Diderot et d'Alembert en fac-similé, des ouvrages de la fin du 19ème siècle qui a été particulièrement inventif, des bouquins traitant des techniques "ersatz" utilisées pendant les guerres mondiales particulièrement faciles à mettre en oeuvre, et surtout des manuels pratiques des nombreux métiers d'autrefois : manuel du savonnier, du tourneur, du conducteur de chaudières à vapeur, du fabricant de peignes et boutons, etc.

Tous les savoirs et savoir-faire que nous avons acquis proviennent de cette bibliothèque.

Parallèlement nous avons acheté pour une bouchée de pain à une vente de matériel de l'Etat toutes les machines nécessaires pour fabriquer des machines, donc capables de se reproduire elles-mêmes.

Pour abriter ces machines, nous avons démonté d'anciens logements de harkis sur un terrain communal, et les avons remontés autour des machines, celles-ci étant trop grandes pour passer les portes. Il a fallu apprendre à se servir d'un tour, d'une fraiseuse, d'une rectifieuse...

Quelle source d'énergie ?

Pour fabriquer l'électricité nécessaire à ces machines, nous avons accouplé un moteur de Ford Anglia et un alternateur provenant de l'armée américaine en Allemagne. Entre le militaire américain et la vieille anglaise, le courant passait bien. Mais le moteur consommait de l'essence. Nous avons alors fabriqué un gazogène, appareil qui transforme le bois e, gaz et qui était en usage pendant la dernière guerre mondiale. Nous avons un bouquin de 1942 sur la question qui commence par cette phrase : "La femme enfante dans la douleur ; les peuples dans l'épreuve." Quelle époque épique ! Nous avons donc produit notre électricité à partir du bois.

Nous en avons profité pour mettre le gazogène sur une remorque derrière un fourgon et sommes allés nous promener sur la route sans essence. Ce moment a été pour nous une émancipation mentale. Après avoir constaté qu'on pouvait même se passer des émirs, nous n'avons plus eu peur de rien !

Le nucléaire ou la bougie, disent EDF et les braves gens. Nous avons choisi de dîner aux chandelles comme dans les restaurants de luxe. Nous les fabriquons (400 dans la journée) par trempage comme les cierges des églises, à partir du raffinage du pétrole. Cette solution est donc provisoire pour nous, parce que non généralisable.

Nous avons étudié toutes les sources d'énergie existantes (sauf le nucléaire, allez donc savoir pourquoi) en distinguant énergies renouvelables c'est-à-dire nouveaux marchés, et énergies alternatives c'est-à-dire décentralisables.

Les cellules photovoltaïques des multinationales, les éoliennes à 150 000 F et les chaudières à bois à 35 000 F ne sont pas alternatives, ni les microcentrales hydrauliques à 85 000 F (c'est le prix qu'un fabricant italien m'a proposé récemment pour une puissance de 4kW) ; nous sommes en train d'en fabriquer une équivalente qui nous coûtera 2 000 F.

Nous avons donc opté pour la biomasse, qui est de toute façon la seule source décentralisable possible pour les transports. Mais sous quelle forme ? L'utilisation comme carburant de l'huile de colza ou de tournesol est une insulte à ceux qui ont faim, car la forêt demande 400 fois moins au sol que les champs pour produire la même biomasse. Le biométhane et les alcools causent la perte d'un tiers du carbone manipulé sous forme de dioxyde lors d'une fermentation, ce qui diminue d'autant le rendement de la filière. Reste donc le bois.

Or les « lieux » de Sonn sont des sites boisés dans lesquels sont taillées des clairières cultivées. La proportion entre terres et forêts est d'environ 1 à 10. La forêt, habitat naturel des ruminants, est pâturée. Elle produit donc à la fois les protides animales et le bois d'oeuvre (construction et mobilier), la chimie organique (on obtient par distillation du bois, simplement, environ 400 molécules différents, semblables à celles qu'on tire du pétrole) et l'énergie, qui se trouve ainsi intégrée à la question agricole.

En fourrant un serpentin dans un poêle ou une chaudière qu'on relie à un vieux moteur de tondeuse à gazon transformé en machine à vapeur, accouplé à un alternateur, et en reliant l'échappement à un radiateur pour condenser la vapeur, on produit de l'électricité en se chauffant. Produire son électricité soi-même à partir du bois est donc à la portée de n'importe quel antinucléaire de base, à peu de frais. Ce qui supprimerait cette curiosité française : comme les pronucléaires sont minoritaires, ce sont surtout les antinucléaires qui financent les centrales en payant leur redevance EDF.

On ne peut pas tout faire soi-même sans s'associer. La famille est une unité sociale insuffisante. On est très vite submergé par l'ampleur de la tâche. Nous avons eu l'occasion de vérifier la théorie de Sonn : moins on est, moins on fait des économies d'échelle, plus on est, plus on risque de tomber dans le collectivisme, pouvoir de tous sur chacun dont émerge un intérêt collectif

distinct des intérêts individuels (certains aiment ça). 8 à 10 personnes, sans compter es enfants, les handicapés et les vieux comme moi, est un optimum !

C'est alors qu'apparaît un problème de haute technologie : la coexistence pacifique de tout ce petit monde, savoir que nous n'avons pas fini de nous réapproprier...

Le philosophe inuit Aper Sonn n'est pas un individu mais un *jeu de mots* qui désigne un moyen de vivre sans nuire, aux autres, à la planète, aux générations futures !

DIOGENE

L'Ecologiste n°7 - Vol. 3 - n°1 - Juin 2002